

Race et Histoire de Claude Lévi-Strauss

Claude Lévi-Strauss (1908 – 2009) est un ethnologue, anthropologue et philosophe français, considéré comme un des fondateurs de la pensée structuraliste. Il a écrit *Race et Histoire* en 1952 à l'occasion d'une publication de l'UNESCO consacrée au problème du racisme.

Chapitre 1 : Race et culture

C. Lévi-Strauss critique la notion de race en tant que *marqueur socioculturel* : selon lui, cette notion n'est pas valide pour étudier le progrès humain : « rien, dans l'état actuel de la science, ne permet d'affirmer la supériorité ou l'infériorité intellectuelle d'une race par rapport à une autre. » Il faut absolument distinguer d'éventuelles différences biologiques de différences psychologiques ou culturelles : c'est là l'erreur commise par Arthur de Gobineau qui, dans *l'Essai sur l'inégalité des races humaines* mêle la notion biologique de race aux productions sociologiques et psychologiques des cultures humaines pour en dresser un tableau qualitativement inégalitaire. Pour Gobineau, ce qui est néfaste, c'est le métissage des races.

Pour Lévi-Strauss, l'expression « contribution des races humaines à la civilisation » s'explique plus par l'originalité d'apports due à des circonstances géographiques et historiques que par des différences anatomiques ou biologiques entre les peuples. Biologie et culture doivent donc être étudiées séparément.

Il y a beaucoup plus de cultures humaines que de races : comment expliquer cette diversité culturelle ? Cette notion doit impérativement être définie, sous peine de voir le racisme glisser du terrain biologique au terrain culturel.

Chapitre 2 : Diversité des cultures

Pour comprendre cette diversité, il faut dresser un inventaire des cultures. Cependant, un problème se pose immédiatement : comment réaliser ce travail exhaustivement lorsque l'on sait que de nombreuses cultures ont disparu ? Le problème est encore plus épineux pour les cultures « sans écrit » et aujourd'hui disparues.

L'auteur fait le constat suivant : la diversité des cultures (passée et présente) est tellement riche qu'il est impossible de tout cerner.

Au-delà de la connaissance des cultures, comment définir les différences entre cultures ? Selon Lévi- Strauss, elles diffèrent dans **l'espace** (les cultures sont proches ou lointaines entre elles) et le **temps** (les cultures disparaissent, naissent, évoluent). Ces deux facteurs permettent d'observer que deux cultures de même souche peuvent être plus différentes que des cultures qui à la base sont issues de souches différentes.

Les sociétés ont tendance à se définir par leur diversité, par les rapports qu'elles entretiennent avec les autres. Lévi-Strauss souligne qu'il existe une *diversité optimale* que les sociétés doivent atteindre, mais ne pas dépasser. Cette diversité peut exister entre les civilisations (rapports mutuels) mais également au sein même d'une société (*diversification interne*).

La notion de diversité ne peut pas être définie de manière figée : les relations entre individus de cultures différentes ou à l'intérieur d'une même culture la font évoluer sans cesse (par opposition, convergence, affinités).

La diversité doit donc plus être définie en fonction des relations que de l'isolement ou des différences. L'éloignement n'est pas le seul responsable de la diversité. La proximité aussi joue un rôle à travers le désir de s'opposer, de faire mieux que le voisin. L'étude qui porte sur les cultures ne doit donc pas être « morcelante ou morcelée ».

Chapitre 3 : L'ethnocentrisme

La diversité est souvent apparue comme un scandale alors qu'il s'agit d'un phénomène naturel résultant des rapports entre les sociétés. Il y a une tendance humaine à penser que ce qui est autre n'est pas conforme à notre culture, est *barbare* et se rapporte à l'animalité. L'**ethnocentrisme** mis en lumière par Lévi-Strauss désigne ce qui consiste pour l'Homme à rejeter tout ce qui lui est trop éloigné et qui ne correspond pas à la norme dans laquelle il vit. L'Homme a du mal à considérer l'Humanité dans son ensemble, comprenant toutes les races et toutes les civilisations. C'est une notion abstraite. De la simple observation, l'Homme constate des différences entre un africain, un asiatique et un européen. Bien souvent, l'Homme place hors de l'humanité des individus résidant « au-delà des frontières » de son pays, de son village... : « le barbare, c'est d'abord celui qui croit à la barbarie » : en déshumanisant l'autre, on devient soi-même inhumain.

Lévi-Strauss introduit la notion de **faux-évolutionnisme** : il s'agit de faire croire à une acceptation des différences tout en les niant et en essayant de les supprimer. De là découlent deux formes de racisme : le *racisme d'exclusion* (différences insurmontables) et le *racisme d'assimilation* (qui suppose l'unicité humaine et la supériorité d'une culture sur les autres). Le faux-évolutionnisme, c'est la négation de la diversité culturelle.

Et cela revient à adopter un point de vue évolutionniste, pas au sens de l'évolutionnisme biologique de Darwin (qui fonctionne sur des observations

généalogiques), mais plutôt à celui d'un évolutionnisme social et culturel, reposant sur une interprétation des faits sans aucun fondement. L'auteur cite l'exemple de Lewis Morgan¹, qui décrit une seule et même humanité, avec différents stades de développement : la sauvagerie, la barbarie et la civilisation. Il mentionne également la spirale de Vico², qui n'est rien d'autre qu'une théorie cyclique de l'Histoire, dans laquelle les sociétés humaines progressent selon une série de phases allant de la barbarie à la civilisation, pour retomber dans la barbarie. Vico distingue trois « âges » : *l'âge des dieux* (émergence de la religion, de la famille), *l'âge des héros* (le peuple est soumis à des nobles) et *l'âge des hommes* (le peuple conquiert l'égalité, ce qui marque le début de la désintégration de la société).

Lévi-Strauss insiste sur la nécessaire distinction à faire entre l'évolutionnisme de Darwin (scientifique) et le pseudo-évolutionnisme (ou évolutionnisme culturel), sans rigueur scientifique.

Chapitre 4 : Cultures archaïques et cultures primitives

Chaque société peut répartir les cultures en trois groupes :

- les sociétés contemporaines éloignées géographiquement
- les sociétés antérieures qui ont vécu au même endroit
- celles qui n'ont vécu ni en même temps, ni au même endroit

Pour le troisième groupe : si en plus ces cultures n'ont pas connu l'écriture, alors il est quasiment impossible de les connaître et on ne peut qu'émettre des hypothèses à leur sujet.

L'auteur insiste sur le fait qu'il ne faut pas prendre certaines ressemblances entre cultures pour des analogies, ce n'est pas parce que certains éléments d'une culture sont ressemblants à ceux d'une autre que l'on peut parler d'équivalence. Ce serait « assimiler la partie au tout » et relèverait du faux- évolutionnisme décrit un peu plus haut. Il cite l'erreur qui consisterait à comparer les sociétés du paléolithique aux sociétés indigènes contemporaines : ce n'est pas parce que certains outils utilisés se ressemblent qu'ils ont la même utilisation.

Chercher des similitudes entre l'Occident et les autres peuples pose un autre problème : il y a une tendance à considérer les autres comme n'ayant pas d'histoire propre. Lévi-Strauss indique qu'il n'y a pas de *peuple enfant*, de peuple sans histoire, et qu'il n'existe que des *peuples adultes*. Ce n'est pas parce qu'on ne connaît pas l'histoire d'un peuple qu'il n'en a pas. Il classe les histoires des peuples en deux catégories :

- celles qui relèveraient d'une histoire progressive (qui accumule les inventions et

¹ Lewis Morgan, 1818-1881, anthropologue américain.

² Giambattista Vico, 1668-1744, philosophe italien.

- va de l'avant)
- celles qui relèveraient d'une histoire stationnaire (active également, mais dans laquelle manquerait ce que l'auteur appelle le « don synthétique »).

Chapitre 5 : L'idée de progrès

L'observation de la succession temporelle des cultures dans l'espace valide l'idée d'un progrès, d'une amélioration des techniques. Mais ces progrès, accomplis par l'Humanité, ne peuvent pas être conçus comme seulement échelonnés dans le temps et l'espace car :

- temps : le progrès n'est pas continu. Il existe des ralentissements, des changements d'orientation, des reculs ou des sauts en avant.
- espace : le progrès n'est pas le résultat d'une civilisation mais il est issu des échanges entre plusieurs cultures.

Lévi-Strauss donne l'exemple, considéré comme simpliste, de l'enchaînement des âges : pierre taillée, pierre polie, âge du cuivre, du bronze, du fer. Il soutient qu'il a existé des cohabitations de plusieurs matériaux et, même à l'intérieur des âges, de plusieurs techniques. Il distingue par exemple l'âge de pierre taillée *a nucléi*, *à éclat*, ou *à lame*. L'Histoire n'est donc pas le produit d'une évolution linéaire, mais bien plutôt d'un enchevêtrement et d'une conjonction de techniques, de découvertes, de tâtonnements et de régressions. Ceci est également vrai pour les races : l'Homme de Néandertal a coexisté avec l'Homo Sapiens.

Chapitre 6 : Histoire stationnaire et histoire cumulative

L'Homme a tendance à considérer comme stationnaire une société autre que la sienne dans laquelle il ne se reconnaît pas, et qu'il juge selon la position dans laquelle il se trouve : si l'on juge les peuples à l'aune de l'industrialisation par exemple, certains peuvent nous sembler « sous-développés » ou « primitifs ». Suivant le point de vue adopté par l'observateur, la comparaison des civilisations est différente. L'auteur compare l'histoire perçue comme stationnaire aux années de vieillesse des individus. Une personne âgée compare ses jeunes années, actives, à ses années de vieillesse et les juge comme dénuées de sens.

La définition d'une culture comme étant stationnaire ou cumulative vient de la position adoptée par l'observateur et non de sa valeur propre. Tout dépend de sa localisation : Lévi-Strauss emploie la métaphore du voyageur assis à la fenêtre d'un train. La vitesse et la longueur d'un train observé varie selon que celui-ci se déplace dans la même direction ou dans une direction opposée.

L'auteur soutient qu'en naissant dans une culture, on en est imprégné et que cela forme un *référentiel* que l'on applique pour juger les autres cultures (un « système de références »).

Pour les cultures, c'est l'inverse du monde physique : le voyageur perçoit le train qu'il croise comme allant le plus vite (par opposition à celui qui roulerait dans le même sens) ; les cultures par contre nous apparaissent actives quand elles vont dans le même sens que la nôtre et stationnaires quand elles vont dans un sens opposé.

L'intérêt n'est pas de dresser un inventaire complet de toutes les cultures et de leurs contributions, mais plutôt d'étudier pourquoi, alors que tous les hommes possèdent le langage, des techniques et des croyances (un socle commun), les cultures diffèrent. Lévi-Strauss parle de « dosage » et donne à l'ethnologie moderne la mission de « déceler les origines secrètes de ces options » différentes.

Chapitre 7 : Place de la civilisation occidentale

Les civilisations ne restent pas « enfermées sur elles-mêmes » mais prennent modèle l'une sur l'autre. C'est le cas de nombreuses cultures qui se réfèrent à la civilisation occidentale et lui empruntent son mode de vie. Lévi-Strauss pose la question de l'avenir des cultures : va-t-il y avoir une occidentalisation intégrale de la planète ? Va-t-on assister à une fusion des cultures ?

Selon lui, le processus d'occidentalisation du monde n'est pas issu du choix des autres peuples d'embrasser cette culture mais plutôt d'une *absence de choix*³. Il l'attribue à l'inégalité des forces entre les cultures : la culture occidentale, plus puissante, a imposé ses modèles, bouleversant ainsi les modes de vie traditionnels et s'imposant simultanément comme culture de remplacement.

L'auteur remet en cause l'idée largement répandue que l'intelligence serait l'apanage de la civilisation contemporaine et que les inventions anciennes seraient uniquement le fait du hasard : les cultures actuelles reposent en grande partie sur les découvertes du néolithique (agriculture, élevage, poterie, tissage...).

Chapitre 8 : Hasard et civilisation

Comme on l'a évoqué précédemment, une idée largement répandue veut que des découvertes comme le feu, la cuisson ou la poterie soient le résultat d'aléas, de hasards.

³ « Elle résulte moins d'une décision libre que d'une absence de choix »

Ils ne seraient pas le fait de l'imagination, de la création, du génie humain. On pense que seules les inventions récentes font intervenir la réflexion. D'après Lévi-Strauss, c'est faux. Comme exemple, il propose d'essayer de fabriquer aujourd'hui des outils ancestraux et de constater leur complexité. Pour la cuisson, l'auteur accepte l'idée qu'un incendie ait pu montrer aux hommes le pouvoir de cuisson du feu : mais pour la cuisson à la vapeur... c'est bien l'intervention raisonnée de l'homme qui en est à l'origine. Il faut donc distinguer deux choses :

- la transmission du savoir par mimétisme
- l'amélioration et la création de techniques

La complexité et la multiplicité des découvertes contemporaines sont dues au **cumul** et non à l'existence d'un plus grand nombre de génies à notre époque.

Lévi-Strauss souligne deux périodes de l'Histoire durant lesquelles le cumul d'inventions a provoqué un changement du rapport de l'Homme à la nature :

- le néolithique
- le XIX^{ème} siècle

Pour l'auteur, la civilisation occidentale s'est montrée plus cumulative que les autres, notamment lors de la Révolution industrielle.

En conclusion de ce chapitre, il insiste sur le fait que toutes les civilisations sont cumulatives : ce n'est pas parce que nous, observateurs, les jugeons stationnaires, voire régressives, qu'elles ne sont pas le siège « d'importantes transformations ». Pour illustrer son propos, il fait référence à Hume⁴ : ce dernier soulève un faux problème et y répond : pourquoi toutes les femmes ne sont pas jolies ? Pourquoi seulement une petite minorité ? Parce que « si toutes les femmes étaient au moins aussi jolies que la plus belle, nous les trouverions banales et réserverions notre qualificatif à la petite minorité qui surpasserait le modèle commun ».

Pour Lévi-Strauss, c'est la même chose pour le progrès : « le progrès n'est jamais que le maximum de progrès dans un sens prédéterminé par le goût de chacun ».

Chapitre 9 : La collaboration des cultures

Une culture cumulative n'existe pas seule mais en rapport avec d'autres (par le biais de guerres, d'échanges, de migrations). Les progrès réalisés par une culture résultent de sa *conduite*, pas de sa *nature*. L'auteur parle de « manière d'être ensemble ». La seule chose qui pourrait empêcher un peuple de progresser, ce serait d'être seul.

⁴ David Hume, 1711-1776, philosophe anglais.

Vouloir évaluer la contribution de chaque culture à la civilisation mondiale (qui est une forme creuse pour Lévi-Strauss) revient à appauvrir chacune d'entre elles. Ce qu'elles apportent au tout, ce sont leurs différences⁵.

Une civilisation mondiale ne peut exister que sous la forme d'une coalition de cultures préservant chacune son originalité : c'est un hymne à la diversité culturelle.

Chapitre 10 : Le double sens du progrès

Pour progresser, les cultures doivent donc mettre en commun leurs forces. Cette action permet d'augmenter les chances d'innovation. Plus les sociétés sont différentes, plus elles s'apportent mutuellement.

La mutualisation présente un risque fort : **l'homogénéisation** des sociétés. Pour éviter ce phénomène, il faut en permanence « élargir la coalition », c'est à dire réintroduire des différences ou ajouter de nouveaux partenaires.

(À lire également : *Race et Culture* de Claude Lévi-Strauss)

⁵ Lévi-Strauss parle "d'écart différentiel"